
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 18/3 (1991)

DOI: 10.11588/fr.1991.3.56989

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

letzten Lebensjahren entstandene und 1865 posthum edierte Schrift »Du principe de l'art et de sa destination sociale« ein zentrales Element, dessen Wirkung, über den engeren Kreis des Proudhonschen Zweiges der Arbeiterbewegung hinaus, innerhalb der Kunstentwicklung des letzten Drittel des 19. Jh. nicht zu unterschätzen ist.

Es ist daher an sich bereits begrüßenswert, wenn die von Alphons Silbermann herausgegebene Reihe »Klassiker der Kunstsoziologie« hier die erste deutsche Übersetzung dieses fundamentalen Essays der frühen Kunsttheorie vorlegt. Handelt es sich doch, wie der Herausgeber des Bandes, Klaus Herding, in einer sehr kompetenten Einleitung (S. 13–69) zurecht herausstreicht, um ein Werk, das mehrere Grundmerkmale der modernen Kunsttheorie begründet: es findet zum einen die Ablösung der Kunsttheorie als einer empirischen und die Gegenwartskunst begleitenden philosophisch-kritischen Wissenschaft von der philosophischen Ästhetik einerseits und der sich parallel dazu ausbildenden Kunstgeschichte andererseits statt (wozu nicht zuletzt beiträgt, daß es sich bei der Schrift um eine dann monumental ausgebaute Besprechung eines Beitrages von Gustave Courbet zur »Salon«-Ausstellung handelt und dieser ursprünglich kunstkritische Gestus noch durchscheint); Proudhon skizziert, von seiner eigenen fourieristischen Gesellschaftsauffassung geleitet, eine Art frühe »Wirkungsästhetik«, die die Konstitution des Sinns und des Schönen auf die Seite des Betrachters und des Kunstpublikums verlegt und damit von der klassischen Ästhetik zur Ästhetik der modernen Kunst übertritt; und er unterstreicht mit als einer der ersten, daß die Gewinnung des Alltags als eines Themas auch der höchsten Gattungen der Bildenden Kunst seit der Mitte des 19. Jh. eine thematische Erweiterung von epochalem Ausmaß darstellt, aus der sich das neue Verhältnis zur banalen Dingwelt und das neue Verhältnis zur Gesellschaft, mithin auch für diese eine völlig neue Vorstellungswelt ergeben, die die moderne Kunst dann seit dem letzten Drittel des 19. Jh. inkarniert.

Darüber hinaus aber stellt diese Ausgabe, beim Fehlen einer neuen Gesamtausgabe der Proudhonschen Werke auch in französischer Sprache, die erste historisch-kritische Ausgabe dieser Schrift überhaupt dar. Ein ganz hervorragender Anmerkungsapparat, Textvariantenverzeichnis nach dem Besançonner Manuskript, Bibliographie und die auch das Verhältnis der Kunsttheorie Proudhons zu seiner Gesellschaftstheorie streifende Einleitung legen es nahe, diese deutsche Ausgabe auch bei einer Verwendung des französischen Textes heranzuziehen, um die fehlende historisch-kritische Ausgabe des Originals zu erhalten. Wobei gerade diese Schrift auch in Vielem dazu dienen mag, Proudhon aus dem engen Korsett zu befreien, daß die neomarxistische Sicht der frühen Gesellschaftstheorie – bei allen ihren Verdiensten – diesem nur aus seiner fourieristischen Überzeugung heraus zu verstehenden und daher mit marxistischen Kategorien kaum erfassbaren Denker überstülpte.

Robert FLECK, Paris/Wien

Lothar GALL, Bürgertum in Deutschland, Berlin (Siedler) 1989, 639 p.

Le dernier livre de Lothar Gall fait partie intégrante de ce courant de la recherche historique allemande contemporaine qui redécouvre la bourgeoisie, son histoire et ses charmes. A son départ, en effet, on retrouve la question lancinante du »Sonderweg« qui est au cœur des débats et des préoccupations de la communauté historienne: qu'en est-il donc, ainsi que l'écrit L. Gall en introduction (p. 19 et suiv.), de l'éventuelle spécificité de la bourgeoisie allemande au XIX^e siècle? Est-il vrai qu'en dépit de tous ses succès extérieurs, de son essor et de sa prodigieuse réussite matérielle, elle ait échoué sur l'essentiel, c'est-à-dire sur ce qui avait été son projet politique et social initial? Pourquoi la bourgeoisie allemande, telle qu'elle s'est effectivement réalisée, n'a-t-elle été qu'une caricature de l'idéal dont s'étaient réclamés, dès le XVIII^e siècle, ses porte-paroles les plus convaincus? L'écart croissant entre la réalité bourgeoisie (»das

Bürgersein») et l'esprit civique et bourgeois («die Bürgerlichkeit») est-il à mettre au compte de l'échec de la révolution de 1848?

Si la question de départ n'a en soi rien d'original à l'heure actuelle – ne la retrouve-t-on pas formulée en termes identiques chez J. Kocka, H.-U. Wehler ou W. Conze? –, la manière d'y répondre témoigne, en revanche, d'une triple originalité. La première est de refuser l'approche structurelle chère aux «historiens de Bielefeld» pour donner au contraire la priorité à l'approche monographique, à l'histoire d'une dynastie bourgeoise et à la saga familiale, avec en arrière-plan deux modèles littéraires et historiques auxquels la référence est constante: les Buddenbrooks de Thomas Mann et les «Neun Generationen» de Percy-Ernst Schramm. La seconde – directement liée à la précédente – est celle de la recherche d'une écriture déliée, aussi peu académique que possible, épurée de tout jargon et de lecture aisée, bref d'une écriture qui rende immédiatement accessible à un public de non spécialistes les résultats d'une enquête aux exigences scientifiques par ailleurs irréprochables – l'abondance des notes et la qualité de la bibliographie le montrent d'évidence. La troisième originalité est enfin d'avoir choisi de retracer l'histoire non d'une famille patricienne ou du «Bildungsbürgertum», mais au contraire l'histoire d'une dynastie bourgeoise de part en part, c'est-à-dire d'une famille de marchands et d'entrepreneurs dont l'ascension ultérieure repose d'abord sur la réussite économique et qui ne soit redevable qu'à sa propre initiative de sa position dans la société.

Cette famille dont Lothar Gall nous raconte l'histoire sur neuf générations (comme son modèle P.-E. Schramm), de la guerre de Trente Ans aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, est la famille Bassermann. Famille d'artisans, de marchands, de négociants, de banquiers, d'hommes politiques mais aussi (à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle) d'artistes, elle est profondément enracinée dans son Palatinat natal (à Mannheim depuis la fin du XVIII^e siècle). Dépositaire d'archives privées abondantes et d'une mémoire cultivée depuis la fin du XIX^e siècle (c'est ainsi, par exemple, que lors de la réfection de l'hôtel familial à Mannheim, en 1893, les murs entourant l'escalier d'apparat sont décorés de fresques retraçant les grands moments de la saga familiale), la famille Bassermann est par ailleurs, dans la première moitié du XIX^e siècle, une des familles les plus typiques du libéralisme de l'Allemagne du Sud-Ouest étudié jadis par L. Gall – et ce fait est loin d'être étranger à son choix. Dans l'abondante galerie de portraits tracée par l'auteur, quatre figures se détachent: celle de Friedrich Ludwig Bassermann (1782–1865), négociant et banquier qui fit construire en style classique l'hôtel familial sur la place du marché de Mannheim, l'homme en son temps le plus riche de la ville, francophile, libéral et «éclairé»; son fils Friedrich Daniel (1811–1855), négociant comme son père, mais également éditeur et homme politique, député libéral au Landtag de Bade en 1841 puis membre actif du Parlement de Francfort où il préside le comité constituant et défend une ligne modérée, libérale et nationale; à la génération suivante Ernst Bassermann (1854–1917), issu d'une branche collatérale, avocat et homme politique, président du parti national-libéral, aux convictions de droite et nationalistes fortement affirmées et par bien des traits proche de l'«Untertan» de Heinrich Mann; et enfin Albrecht Bassermann (1867–1952), un des plus grands, sinon le plus grand acteur allemand au début du XX^e siècle, qui émigra en 1934 par refus du nazisme (et parce que sa femme était d'origine israélite), pour L. Gall, le dernier représentant d'un monde et d'une culture morts en même temps que lui.

Bien écrite et agréable à lire, concrète et très bien illustrée, reposant sur des lectures et des dépouillements abondants, bien au fait des débats contemporains, la saga des Bassermann constitue incontestablement un apport important aux recherches actuellement en cours sur la bourgeoisie allemande et une mine de renseignements en matière d'histoire sociale, politique et culturelle – plus particulièrement pour la première moitié du XIX^e siècle où la documentation est plus fournie et où l'auteur se sent le plus à l'aise. Elle n'est cependant ni la somme sur la bourgeoisie allemande que laissait entendre son titre, ni non plus l'alternative convaincante à l'histoire «à la Wehler» qu'implicitement au moins elle avait la prétention de représenter. Ces limites tiennent à deux raisons principales. La première est à chercher dans le fait que tout au

long de son livre, L. Gall hésite, sans vraiment trancher, entre deux utilisations possibles de la monographie familiale: soit la monographie »reflet« utilisée en tant qu'illustration concrète de phénomènes plus généraux – auquel cas l'accent est mis sur les aspects représentatifs et généralisables, soit la monographie »micro-historique«, à la manière d'E. Grendi, de C. Ginzburg ou de C. Poni, mettant l'accent, au contraire, sur la cohérence interne d'un devenir familial irréductible dans son individualité. La seconde limite tient aux choix (imposés par une documentation peut-être moins riche qu'il n'y paraît, ou au contraire par les préférences non explicitées de l'auteur?) qui restreignent d'autant la portée de l'enquête: l'univers reconstitué par L. Gall est d'abord un univers dans lequel la place faite aux hommes l'emporte de manière écrasante (à 85 % si l'on en juge par les occurrences relevées dans l'index) sur celle réservée aux femmes; il est ensuite très majoritairement aussi (et ceci est lié à la remarque précédente) un univers public, politique et idéologique, alors que les autres aspects doivent se contenter de la portion congrue: les dimensions économiques de l'histoire familiale (revenus, dépenses, budget etc.), les aspects affectifs et privés, la sexualité et les sentiments, les amours et les amitiés, les lectures et les loisirs, l'alimentation et le vêtement, les rapports avec la domesticité etc., bref tous ces aspects qui sont aussi essentiels à la compréhension d'une culture familiale et sociale que les choix idéologiques explicites, ne sont évoqués, dans le meilleur des cas, que de manière allusive et par la bande.

Etienne FRANÇOIS, Paris

Karl-Ernst JEISMANN (Hg.), *Bildung, Staat, Gesellschaft im 19. Jahrhundert. Mobilisierung und Disziplinierung*, Stuttgart (Franz Steiner Wiesbaden) 1989, 436 p. (Nassauer Gespräche der Freiherr-vom-Stein-Gesellschaft, 2).

Le XIX^e siècle, ère d'industrialisation et de modernisation, a vu s'accroître dans toute l'Europe les phénomènes de mobilité sociale. Quelle part revient aux structures d'enseignements dans ce processus? Quelles transformations ont-elles été impulsées, dans quelle mesure ont-elles été un frein. La question se pose avec une acuité toute particulière pour l'Allemagne où le système éducatif a très vite atteint un haut niveau de développement – bien avant l'explosion industrielle – mais a préservé jusqu'à l'aube du XX^e siècle des structures fortement hiérarchisées. La contribution de l'instruction publique à la mobilité sociale au XIX^e siècle ne consistait pas du tout à ouvrir des espaces vides entre les classes sociales, à déréglementer leurs relations en suscitant une relative égalité, mais au contraire à créer de nouvelles codifications permettant, selon le nouveau critère du mérite, de passer d'un groupe à l'autre. Une étude de l'impact social du système d'enseignement dans l'Allemagne du XIX^e siècle doit donc très largement consister dans une étude des carrières et des filières fondée sur l'évaluation de données empiriques.

C'est précisément l'un des principaux mérites du volume d'études rassemblées par Karl-Ernst Jeismann que d'élucider la notion de *Bildung* non pas à partir des programmes ou intentions des fondateurs de l'Université, ni même dans une sorte de comparaison entre les intentions affichées et les résultats obtenus mais bien dans ses relations au niveau le plus empirique avec l'Etat et les diverses couches sociales. Des exemples pris en Autriche, en Bavière ou dans le Brunswick invitent à replacer dans un contexte plus large le modèle prussien. Il faut saluer le fait que la plupart des contributions commencent par une définition précise de la méthode employée et s'achèvent sur une bibliographie, ce souci didactique faisant du livre une véritable mise au point sur l'état de la recherche historique en Allemagne. Regrettons toutefois la faible réception des théories étrangères. Une prise en compte, même critique, de Pierre Bourdieu aurait peut-être abouti à relativiser un certain hiatus méthodologi-